

vérité, il ne lui est pas donné de dérober complètement à cette auguste rivale les glorieux caractères que Dieu lui a donnés. La vérité, en parlant tous les idiômes, en s'adressant à tous les peuples, ne cesse pas pour cela d'être une; tous les siècles ont entendu sa voix, et pourtant sa parole est toujours demeurée identique à elle-même. Seule elle possède la puissance d'élever les âmes à la sainteté. Seule elle rayonne d'un éclat surnaturel, que rien d'humain ne peut égaler. Voyez l'erreur, au contraire: elle est divisée en elle-même; plus elle s'étend dans l'espace, et plus elle se fractionne; si elle dure, ce n'est qu'à la condition de se transformer; car, pour n'être pas reconnue et méprisée, il faut qu'elle change perpétuellement de travestissements. On dirait qu'elle a été condamnée au supplice de Cain: nulle puissance humaine ne la fera disparaître du monde; tous les siècles l'ont vue passer portant au front le signe indélébile de la malédiction; mais c'est en vain qu'elle a bâti des villes et mis des pierres sur des pierres; elle ne peut s'asseoir que dans la nuit de l'ignorance; et, dès que l'intelligence se réveille, il faut qu'elle recommence sa marche; car il lui a été dit: « Tu seras errante et vagabonde. *Vagus et profugus eris super terram* (1). »

(1) Gen. 1^{er}, 12.

CHAPITRE VII.

Rapports du Sincrétisme avec les autres théories de M. Cousin, et avec les erreurs les plus funestes de notre époque.

La théorie du Sincrétisme est tellement insoutenable, qu'on sera peut-être tenté de croire que je l'ai inventée à plaisir, et que, pour l'imputer à M. Cousin, j'ai abusé déloyalement de quelques paroles sans importance. « Soit! dira-t-on, M. Cousin et quelques-uns de ses élèves ont pu glisser parfois de l'Éclectisme au Sincrétisme. Vous nous montrez çà et là, dans leurs écrits, des textes où les limites de la vérité et de l'erreur sont trop effacées. Mais, où est le philosophe chez lequel on ne trouverait point quelques phrases inexactes? Faut-il donc, pour si peu de chose, poursuivre à outrance des hommes honorables? Cela est-il juste? »

Assurément ces objections seraient fondées, si les textes que nous avons soumis à une critique sévère, étaient sans rapport avec l'ensemble des erreurs professées, soit par M. Cousin, soit par les autres adversaires de l'Église. Mais, avec toute la bienveillance possible, nous ne saurions voir dans

ces textes des inexactitudes peu importantes, comme il en échappe aux écrivains les plus sages et les plus réservés. Quiconque voudra examiner sérieusement la question, au lieu d'absoudre les phrases citées plus haut, comme des exagérations isolées et sans danger, y reconnaîtra l'expression caractéristique des tendances les plus funestes, soit de M. Cousin en particulier, soit des rationalistes contemporains en général. — Arrêtons-nous un instant pour mettre en lumière cette triste, mais importante vérité.

§ I.

Analysez les théories les plus célèbres de M. Cousin; vous verrez bientôt que le Syncretisme en sort et y ramène par tous les côtés. J'ai déjà fait observer que le Panthéisme conduit logiquement à excuser, et même à diviniser toutes les erreurs; mais on m'objectera que M. Cousin a désavoué le Panthéisme. J'en conviens, et je ne veux examiner ici ni la valeur, ni la portée de ce désaveu; je remarquerai seulement qu'en reniant le principe, l'habile dialecticien n'a jamais renié explicitement toutes les conséquences qu'il y avait rattachées. Ainsi, il parait toujours maintenir sa théorie de la raison impersonnelle, son fatalisme optimiste, son apothéose du succès, de la puissance et de la victoire.

Au fond, cela ne doit point surprendre; car, si ces erreurs découlent naturellement du Panthéisme, elles peuvent aussi subsister à part. Or, il suffit de presser l'une ou l'autre de ces doctrines, pour en faire sortir le Syncretisme. J'aurai plus tard occasion de le prouver, en ce qui regarde la théorie de la raison impersonnelle. Je me bornerai donc ici à montrer les liens qui rattachent l'Éclectisme à l'Optimisme, et à la justification de la victoire.

I. — « L'histoire, dit M. Cousin, est une géométrie inflexible..... l'ordre admirable qui y règne est un reflet de l'ordre éternel; la nécessité de ses lois a pour dernier principe Dieu lui-même... C'est parce que Dieu, ou la Providence, est dans la nature, que la nature a ses lois nécessaires; c'est parce que la Providence est dans l'humanité et dans l'histoire, que l'humanité a ses lois nécessaires et l'histoire sa nécessité..... La Providence n'a pas seulement permis, elle a ordonné (car la nécessité est le caractère propre et essentiel qui partout la manifeste) que l'humanité eût un développement régulier..... Si l'histoire est le gouvernement de Dieu rendu visible, tout est à sa place dans l'histoire; et si tout y est à sa place, tout y est bien; car tout mène au but marqué par une puissante bienfaisante..... Ou l'histoire est une fantasmagorie insignifiante, ou elle est raisonnable. Si elle est raisonnable, elle a des

lois et des lois nécessaires et bienfaisantes ; car toute loi doit avoir ces deux caractères. Soutenir le contraire est un blasphème contre l'existence et son auteur (1)... Il fallait que l'humanité eût survécu à bien des révolutions, à bien des désordres apparents, pour comprendre que tous ces désordres ne sont en effet qu'apparents, et qu'au-dessus est un ordre invariable et bienfaisant (2)... Je regarde l'idée de l'optimisme historique..... comme la plus haute idée à laquelle la Philosophie soit encore parvenue.... elle suffirait pour nous faire remercier la Providence de nous avoir fait naître à une époque, où enfin on commence à comprendre et à amnistier l'existence à tous les points de sa durée (3).

Ces principes une fois admis, le Syncrétisme est inévitable. Si en effet tous les grands événements, dont l'histoire nous présente le tableau, ont été non seulement permis, mais ordonnés nécessairement par la sagesse divine, si tout est à sa place dans les annales de l'esprit humain, si tout y est bien, si les désordres que nous y rencontrons à chaque pas ne sont qu'apparents, évidemment le philosophe doit amnistier, accepter et combiner tous les systèmes philosophiques ou religieux, qui sont arrivés à l'exis-

(1) Introduction à l'hist. de la Phil., 7^e leçon, p. 36-39.

(2) Ibidem, 11^e leçon, p. 5.

(3) Ibidem, 7^e leçon, p. 39, 40.

tence historique (1). Et la logique ne veut pas qu'on s'arrête à mi-chemin dans ce Syncrétisme. Quand on aura absous toutes les erreurs philosophiques, le Panthéisme, le Sensualisme, le Scepticisme, etc., elle exigera, au même titre, qu'on absolve toutes les sectes, qui ont le plus deshonoré la Religion; elle réclamera une pareille indulgence pour les adorateurs de Bacchus, de Priape ou de Siva ! Si, après avoir adopté les prémisses de M. Cousin, vous refusez de partager votre respect entre le culte de Vénus ou de Bhavani et le culte de la Vierge Marie; si vous ne consentez pas à vous incliner devant le monstrueux mystère de l'Yoni-Lingham, comme devant le mystère de la Croix, elle vous accusera de blasphémer contre l'existence et contre son auteur ! Or, il importe assez peu que l'on tente de poser des limites à ces exigences d'une logique inexorable; car ces limites incertaines et mobiles reculeront toujours, suivant le bon plaisir de celui qui les aura arbitrairement posées.

Assurément, tout n'est pas faux dans le texte que je viens de citer. Comme le dit M. Cousin, il y a un ordre admirable dans l'histoire; cet ordre est un reflet de l'ordre éternel, et il a pour principe la sagesse toute puissante de Dieu. Mais, si Dieu est la cause suprême, il n'est point l'unique cause; il ne faut donc pas lui attribuer tout. Quand nous étu-

(1) V. Ibidem, 11^e leçon, p. 9.

dions les annales du genre humain, nous sommes en face de deux agents bien distincts, la Providence et l'homme. Quoiqu'en dise M. Cousin, ces deux agents sont libres; mais l'un est souverainement parfait, et ses œuvres sont toujours dignes de son infinie sagesse; l'autre au contraire est profondément imparfait; il est même tellement enclin à l'erreur et au mal, que trop souvent il cherche son bonheur dans une lutte insensée contre la puissance de Dieu. Comment donc *tout serait-il bien* dans l'histoire? Comment n'y trouverait-on pas sans cesse le mal à côté du bien, le faux à côté du vrai? Sous la main de Dieu; les obstacles mêmes deviennent des instruments; mais, si l'erreur et le crime servent involontairement au triomphe de la vérité et de la vertu, ce n'est pas une raison pour les absoudre. Si, par exemple, l'aveuglement et la perversité des Juifs, qui crucifièrent le Sauveur, ont accompli le plus sublime des conseils divins; si ce déicide, qui semblait devoir consommer la perte du monde, a été le principe de la régénération universelle, les bourreaux du Christ ne furent pas pour cela plus excusables.

Dira-t-on que j'amoindris le rôle de la Providence, parce que je vois dans la vie de l'homme autre chose que la vie de Dieu? Ah! s'il y a quelque chose d'injurieux pour la Providence, c'est une théorie qui fait retomber sur elle tous les crimes et toutes les folies, dont l'histoire nous offre trop sou-

vent l'humiliant spectacle! On a beau dire que *tout est bien*, cela ne change pas la nature des choses: le mal est toujours le mal, et l'erreur est toujours l'erreur; en les déclarant nécessaires, en les divinissant, on ne relève pas l'homme; on outrage seulement la majesté sainte que l'on prétend honorer!

II.—La philosophie de M. Cousin aboutit encore par un autre point à cette confusion sacrilège. Une conséquence rigoureuse de l'Optimisme universel, c'est que le succès, la victoire et la puissance sont un criterium infallible du bien et du vrai; or cette conséquence nous ramène de nouveau au Syncrétisme. Si nous l'admettons, en effet, nous devons amnistier, vénérer même toute doctrine qui a réussi, tout système qui s'est fait des partisans nombreux, toute secte religieuse et toute école philosophique qui ont su, n'importe comment, conquérir une large place dans le monde. M. Cousin ne s'est pas dissimulé ces corollaires naturels de sa théorie. Tout au contraire, il les a développés avec une complaisance manifeste. Écoutons-le.

« Le caractère propre, le signe du grand homme, c'est qu'il réussit (1)... Si le vaincu excite notre pitié, il faut réserver notre plus grande sympathie pour le vainqueur, puisque *toute victoire entraîne infailliblement un progrès de l'humanité* (2). *Il faut être*

(1) *Introduction à l'histoire de la Philosophie*, 10^e leçon, p. 17.

(2) *Toute victoire!...* par exemple, les conquêtes du Maha-

« du parti du vainqueur ; car c'est toujours celui de la
« meilleure cause, celui de la civilisation et de l'humanité,
« celui du présent et de l'avenir, tandis que le parti
« du vaincu est toujours celui du passé... Il faut donc
« applaudir à la défaite du grand homme vaincu,
« puisqu'elle a été utile, puisqu'avec ses grandes
« qualités, ses vertus et son génie, il marchait à re-
« bours de l'humanité et du temps. Même, à la réflexion,
« on trouve toujours que le vaincu a dû l'être.
« La seule défaite suppose déjà que le vaincu s'est
« trompé sur l'état du monde, qu'il a eu la vue
« courte, et, il faut bien le dire, l'esprit borné et un
« peu faux. Un examen attentif et impartial est très
« défavorable aux vaincus (1). » — « La victoire et la
« conquête ne sont pas autre chose que la victoire
« de la vérité du jour sur la vérité de la veille, de-
« venue l'erreur d'aujourd'hui (2). » — « Admettez-
« vous que la civilisation avance sans cesse?...
« l'admettez-vous (3) ? et vous ne pouvez pas ne

métisme chez les peuples chrétiens de l'Asie, de la Grèce, de l'Afrique et de l'Espagne ! Ou bien, de nos jours, l'asservissement de la catholique Pologne sous le joug d'un despote schismatique et barbare !

(1) *Ibidem*, p. 37, 38.

(2) *Ibidem*, 9^e leçon, p. 31.

(3) Non, certes, nous ne l'admettons pas ! Il est facile et commode d'affirmer *à priori* que toutes choses vont toujours en se perfectionnant. C'est à la faveur de ce préjugé que l'on accredit toutes les nouveautés les plus absurdes et les plus dangereuses. Mais, pour être agréable aux novateurs, cette hypothèse

« pas l'admettre ! Donc il s'ensuit que, toutes les
« fois que l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir se
« trouveront aux prises, l'avantage restera nécessairement à l'esprit nouveau (1). »

« J'ai absous la victoire comme nécessaire et utile ;
« j'entreprends maintenant de l'absoudre comme
« juste, dans le sens le plus étroit du mot ; j'entre-
« prends de démontrer la moralité du succès.....
« Puisque le vaincu est toujours celui qui doit l'être,
« accuser le vainqueur, et prendre parti contre la vic-
« toire, c'est prendre parti contre l'humanité et se
« plaindre du progrès de la civilisation. Il faut aller
« plus loin : le vaincu doit être vaincu et a mérité de l'être ; le vainqueur non-seulement sert la civilisation,
« mais il est meilleur, plus moral, et c'est pour cela
« qu'il est vainqueur.... Messieurs, TOUT EST
« PARFAITEMENT JUSTE EN CE MONDE (2).....
« Sans faire ici une théorie, ni une classification des
« vertus, je me contente de vous rappeler que la

n'en est pas plus vraie. La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure ! Et si, grâce à Dieu, la vérité est indestructible, elle n'en éprouve pas moins souvent des revers partiels et momentanés. Sa gloire est de ressusciter toujours ; mais, comme le divin Maître qui l'a rendue féconde et immortelle, elle doit s'attendre à être persécutée, calomniée, conspuée, flagellée, condamnée à mort et clouée à un gibet.

(1) Mais l'esprit du passé n'est pas toujours l'esprit d'erreur, et l'esprit nouveau n'est pas toujours l'esprit de vérité !

(2) *Ibidem*, p. 36, 37, 38.

« prudence et le courage sont les deux vertus qui
« contiennent à peu près toutes les autres (1) ; l'im-
« prudence est un vice, et voilà pourquoi elle ne réus-
« sit guère ; le courage est une vertu, qui a droit à
« la récompense de la victoire ; *la faiblesse est un*
« *vice ; partant elle est toujours punie et battue* (2)... »
« J'ai défendu la victoire, je viens de défendre la
« puissance, il me reste à défendre la gloire, pour
« avoir absous l'humanité. On ne fait jamais atten-
« tion que *tout ce qui est humain, c'est l'humanité qui*
« *le fait, ne fût-ce qu'en le permettant* ; que maudire la
« puissance (j'entends une puissance longue et du-
« rable), c'est blasphémer l'humanité ; et qu'accuser
« la gloire, ce n'est pas moins qu'accuser l'humanité
« qui la décerne. Qu'est-ce que la gloire, Messieurs ?
« Le jugement de l'humanité sur un de ses mem-
« bres ; or *l'humanité a toujours raison*. En fait, citez-
« moi une gloire imméritée ! De plus, *à priori*, c'est
« impossible ; car on n'a de la gloire qu'à la condi-
« tion d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé de grands
« résultats. Les grands résultats, messieurs, *les*
« *grands résultats ; tout le reste n'est rien* (3). »

(1) A ce compte, il y a des voleurs et des assassins qui pour-
raient prétendre au prix de vertu ! Combien de prudence et
de courage ne peuvent-ils pas déployer en effet pour échapper
aux coups de la justice humaine ! Ah ! que dirait M. Cousin,
s'il découvrait de pareilles maximes chez un pauvre Jésuite !

(2) *Ibidem*, p. 39.

(3) *Ibidem*, 40^e l., p. 20, 21. *Tout le reste n'est rien...* C'est

On croira peut-être qu'emporté par le malin
plaisir d'étaler sous les yeux de mes lecteurs tous
ces paradoxes, j'ai oublié le Syncrétisme et la Phi-
losophie, pour me lancer sur le terrain brûlant des
allusions personnelles et des insinuations outragean-
tes. Mais aucune de mes citations n'est étrangère à
notre sujet ; toutes au contraire démontrent ma
thèse. En effet, après avoir absous et glorifié en
masse tous les conquérants, M. Cousin revient à
l'objet de ses leçons, et il nous affirme que si, dans
l'arène sanglante de la politique, la raison, la vérité
et la justice suivent toujours les drapeaux de la vic-
toire, « il en est de même en philosophie..... Là
« aussi c'est le vaincu qui a tort, puisque là aussi

à ce principe qu'en appelaient Robespierre et Marat, pour or-
ganiser la terreur et les massacres sur une échelle colossale.
C'est sans doute aussi en vertu de cette maxime que M. Cousin
les admirait tant autrefois, et qu'il a écrit dans son meilleur
ouvrage ces paroles étranges : « Considérez dans la Révolution
« française ses principes et ses résultats ; et alors, ou absolvez
« en masse la Révolution française, ou condamnez tout le
« siècle qu'elle représente... Condamnez la marche et le pro-
« grès de la civilisation moderne ; défendez l'immobilité ab-
« solue, opposez-vous à l'histoire, opposez-vous aux desseins
« de la Providence. » (*Histoire de la Phil. au XVIII^e siècle*, T. I,
p. 36.)—Par une inconséquence bien caractéristique, M. Cou-
sin proteste qu'il y a eu, dans la Révolution française, *des excès*
qui le révoltent. Mais alors, pourquoi nous demander d'absoudre
en masse un événement complexe, où le bien a été si tristement
souillé par le mal ?

« la bataille est entre le passé et l'avenir (1). » —
« Dans le combat entre deux idées représentées par
« deux grands philosophes, la lutte, loin d'affliger
« les amis de l'humanité et de la Philosophie, doit
« au contraire les remplir d'espérance, puisqu'elle
« les avertit que l'humanité et la Philosophie se
« préparent à faire un nouveau pas (2). » — Or,
je vous demande si ces principes ne nous ramènent
pas en plein Syncrétisme, et s'il est une erreur que
l'on ne puisse réhabiliter avec eux? Pour le faire
sentir, il suffira de quelques applications.

Au XVIII^e siècle, le Sensualisme et le Scepticisme ont détroné le Spiritualisme chrétien; une génération frivole ou passionnée a méconnu la gloire des religieux et profonds penseurs du XVII^e siècle. Au point de vue de M. Cousin, cela était légitime, nécessaire, providentiel. — Voltaire et les Encyclopédistes n'ont-ils pas fait d'immenses conquêtes? Donc ils combattaient pour la cause de la justice et de la vérité. Honneur à ces grands hommes! Ouvrez le Panthéon de l'histoire à leurs ombres vénérables! Grâce à eux, l'esprit de doute a vaincu l'esprit de foi dans la portion la plus influente de notre société officielle; or, toute victoire amène infailliblement un progrès, et le parti du vainqueur est toujours

(1) *Ibidem*, 10^e leçon, p. 39.

(2) *Ibidem*, p. 40.

celui de la civilisation. Tout triomphe est juste; tout succès est à la fois le signe et la récompense de la plus haute moralité. Oui, tout est bien; *tout est parfaitement juste en ce monde*. Le succès obtenu par le poème de la Pucelle n'a été lui-même un désordre qu'en apparence. D'ailleurs le philosophe ne doit point faire attention à de petits détails; les grands résultats, voilà ce qui importe! Tout le reste n'est rien. Aussi l'humanité, dont la sagesse est infaillible, l'humanité a couronné de gloire Voltaire et ses disciples. Or la gloire ne peut nous tromper. Non! Examinez ses jugements les plus contestés, et vous reconnaîtrez qu'ils sont légitimes. Y a-t-il une gloire plus contestée que celle de Rabelais? Eh bien! l'auteur du Pentagruel mérite au fond notre reconnaissance et notre vénération. Nous pourrions dire ses fautes; mais il y a dans notre cœur une tendresse invincible pour cet homme, qui a rendu de si grands services à la civilisation et à la philosophie, en démasquant la corruption monacale (1).

(1) Telle est l'unique excuse que puissent alléguer les admirateurs de Rabelais. Pour la réfuter, il nous suffit de rappeler ici les éloquentes paroles de M. Gérusez, que personne assurément n'accusera d'intolérance fanatique. « L'impicité de Rabelais, dit-il, s'étale sous la bouffonnerie. La généalogie de Gargantua n'est-elle pas une parodie de la généalogie du Sauveur des hommes? Et la naissance de Pentagruel ne découvre-t-elle pas le même dessein contre le mystère de l'In-

Après tout, n'a-t-il pas eu, n'a-t-il pas encore plus de lecteurs et d'admirateurs qu'aucun métaphysicien spiritualiste ? Cela suffit pour trancher le débat ; car tout ce qui est humain, c'est l'humanité qui le fait, ne fût-ce qu'en le permettant. Or l'humanité a toujours raison. La gloire de Rabelais est donc légitime, comme celle de Descartes. Et si un fanatisme intolérant refuse des statues au peintre de Gargantua, les philosophes sauront lui en dresser une sur les autels de l'Éclectisme (1).

Voilà le langage que doivent tenir les disciples de M. Cousin, s'ils veulent être d'accord avec leur maître. Comme cela est moral ! Comme cela est

- carnation ? Le plus terrible et le plus salutaire des dogmes
- du Christianisme, la sanction de toute morale, le châtement
- des coupables dans une autre vie, n'est-il pas tourné en dérision par ces nouvelles qu'Épistémon ressuscité rapporte de
- l'autre monde ? La chasteté et l'abstinence, toutes les vertus
- qui purifient, ne sont-elles pas exposées au sarcasme ? La plus
- sainte des institutions humaines, le fondement de toute société, le mariage, n'est-il pas criblé de plaisanteries sans cesse
- renaissantes ? Que voulez-vous donc, ô Rabelais ? Vous attaquez les vœux monastiques, et vous ruinez le mariage ! Que voulez-vous donc ?

(1) M. Cousin ne s'est pas borné à soutenir des principes qui renferment ces conséquences impies. En effet, d'après des journaux rationalistes qui, je crois, n'ont pas été démentis, c'est lui qui a pressé l'Académie française de proposer, puis de couronner l'éloge de Voltaire. Lorsque récemment les habitants de Tours ont élevé une statue à Descartes, il s'est aussi rencontré un homme qui n'a pas rougi de demander, au nom de la Philosophie,

propre à former l'esprit et le cœur de la jeunesse ! Comme les catholiques doivent être rassurés, après cela, sur les principes qu'on dépose dans l'âme de leurs enfants !

Encore si ces funestes doctrines étaient sans écho dans la Philosophie et la littérature contemporaines ! on pourrait peut-être espérer qu'elles auraient peu d'influence. Mais non : le Synchrétisme, qui en est la source, s'est infiltré partout ; et, quelque part que vous creusiez le sol où nous marchons, vous voyez jaillir ses flots impurs !

§ II.

Nous venons de montrer que le Synchrétisme est le terme où vont aboutir toutes les théories les plus dangereuses de M. Cousin. Mais, pour comprendre à quel point ce Synchrétisme est funeste à la Religion, nous devons considérer maintenant par quelle pente rapide il conduit à toutes les écoles contemporaines les plus hostiles au Catholicisme. Alors il ne nous paraîtra plus un assemblage de paradoxes éphémères et sans influence ; mais au

qu'une autre statue fût élevée à l'obscure Rabelais, en face du monument consacré au religieux auteur des *Méditations philosophiques* ; et cet homme, c'est M. Cousin ! — Voilà comment le chef de l'école éclectique entend l'harmonie des contraires et la conciliation du Spiritualisme avec le Sensualisme !

contraire, nous reconnaitrons en lui le principe générateur de l'anarchie morale et religieuse, qui fait chaque jour des progrès si effrayants. Il suffit, en effet, de jeter un regard attentif sur les principales écoles qui luttent aujourd'hui contre l'Église, pour voir que toutes professent les principes essentiels du Syncrétisme, et appliquent au moins ces principes aux questions religieuses. Commençons notre revue par nos ennemis les plus modérés.

I.—Interrogez les Déistes de l'école sentimentale ; examinez le point de vue auquel ils se placent pour juger tous les cultes ; n'est-ce pas exactement celui qu'adopte M. Cousin dans ses cours sur l'histoire de la Philosophie ?—Tous les cultes, d'après ces Déistes, sont des fils légitimes de l'esprit humain ; tous ont été et sont encore utiles, nécessaires même, pour le bonheur des peuples qui les ont créés ou adoptés ; leur unique tort, c'est que chacun d'eux prétend contenir la religion absolue, qui est leurs fond commun, et qui se développe insensiblement par la fusion progressive des sectes opposées (1).—Comment ne pas reconnaître ici tous les traits essentiels du Syncrétisme ?

II.—Prêtez l'oreille, d'un autre côté, aux amplifications sonores des écoles *humanitaire* et *progressiste*. Allez du Saint-Simonisme à son héritier M. P. Le

(1) Voyez, par exemple, le livre de Benjamin Constant sur la Religion.

Roux, de M. Ed. Quinet à l'auteur de Spiridon, toujours et partout vous reconnaîtrez un thème identique, assez mal déguisé sous des variations monotones. Ce thème, c'est la justification de toutes les erreurs et leur alliance universelle contre la vérité qui les condamne. Sans doute, il y a des dissidences assez nombreuses entre l'école éclectique et les écoles rivales, qui voudraient la supplanter ; mais ces dissidences ne touchent nullement aux principes fondamentaux du Syncrétisme. Ainsi, M. Le Roux, qui a fait un volume contre l'Éclectisme, M. Le Roux enseigne et pratique aujourd'hui, sous le nom de *Synthèse*, la méthode enseignée et pratiquée depuis long-temps par M. Cousin, dont il est à beaucoup d'égards le disciple fidèle (1). Comme le maître qu'il renie et qu'il flétrit, mais auquel il n'en fait pas moins de nom-

(1) Un membre de l'école éclectique, qui s'est chargé de répondre au livre de M. Le Roux, a fait cette remarque avant moi : « On est tenté plus d'une fois, dit-il, en parcourant la réputation de M. Le Roux, de croire qu'il n'a pas d'autre dessein que d'escamoter sous le mot de Synthèse ce qu'il y a de plus positif dans l'Éclectisme, pour se donner ensuite le plaisir de le découvrir une seconde fois. La Synthèse a tant de traits de ressemblance avec l'Éclectisme que, sauf quelques opinions plus brillamment exposées que neuves, et quelques autres fort confuses, la première ne paraît d'ordinaire qu'un Éclectisme déguisé. »—(V. *De l'Éclectisme*, par NICOLAS, professeur de Philosophie à la Faculté protestante de Montauban ; in 8° 1840, p. 14.)

breux emprunts, il déclare en effet légitimes et nécessaires toutes les erreurs philosophiques et religieuses qui ont réussi à se faire une place dans l'histoire. Au fond, il se borne presque à tirer, avec une logique audacieuse, les conséquences du fatalisme optimiste importé d'Allemagne par l'auteur de *l'Introduction à l'histoire de la Philosophie*. S'il ose soutenir ouvertement que le Sensualisme, le Scepticisme et l'Athéisme ont été providentiels partout où ils ont triomphé; s'il absout le Polythéisme et le Panthéisme; s'il admire au même titre Zoroastre et Moïse, Épicure et Notre-Seigneur Jésus-Christ, les hérésiarques et les Pères de l'Église, Bossuet et Voltaire, Pascal et Kant, Malebranche et Schelling, Fénelon et Saint-Simon, — je ne saurais voir là qu'une application large et hardie, une déduction franche des principes posés plus ou moins nettement par nos professeurs d'Éclectisme.

III.—Les doctrines fondamentales du Saint-Simonisme et du Fourierisme peuvent se déduire tout aussi naturellement des prémisses enseignées par M. Cousin; et les journalistes qui travaillent à les propager sous une forme de plus en plus pratique et réalisable, sont, à mon avis, les meilleurs logiciens de l'école syncrétiste. Après avoir absout toutes les erreurs de l'intelligence, il faut, en effet, si l'on veut être conséquent, absoudre les égarements du cœur. Aussi, quand Bazard et Enfantin

sont venus proclamer la *réhabilitation de la chair et sa réconciliation avec l'esprit*, s'emparant du principe posé dans *l'Introduction à l'histoire de la Philosophie*, ils se vantaient de rétablir l'harmonie entre les contraires. Et, comme cela devait arriver, beaucoup de jeunes électricques se rangèrent plus ou moins hardiment sous leur drapeau (1).

Les apôtres du Phalanstère ont dû se recruter également dans le sein de l'école qui possède aujourd'hui toutes les chaires les plus importantes de l'Université. Qu'enseignent en effet les maîtres de la Philosophie officielle? Ils enseignent que toutes les manifestations de la pensée philosophique sont légitimes et saintes, et qu'il s'agit seulement de leur donner une place convenable dans une synthèse large et flexible. Après cela, que voulez-vous que leurs élèves répondent aux sectateurs de Fourier, quand ceux-ci, appliquant à la morale et à la société les formules du Syncrétisme, concluent, en logiciens que nulle pudeur n'arrête: « Toutes les passions aussi sont légitimes et saintes; elles viennent de Dieu! Il ne s'agit donc que de trouver un plan d'organisation sociale, qui donne à toutes satisfaction complète. »

On dira, et je veux le croire, que M. Cousin et ses disciples favoris détestent sincèrement ces fumistes doctrines. Mais, qu'ils le veuillent ou non, leurs

(1) VOYEZ GATIEN ARNOU, *Doctrines philosophiques*, p. 175.

principes y conduisent. Or, leurs bonnes intentions ne changent pas la nature des choses ; et la logique des passions triomphera toujours des liens fragiles, dans lesquels on s'efforcera d'étouffer son développement. Tant que le Monopole offrira à ses jeunes philosophes de beaux et bons traitements, il pourra neutraliser l'attraction passionnée que doit exercer sur eux la secte harmonienne ; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'apôtres discrets d'un Fourierisme mitigé, quelques-uns ne préparent à huis-clos le développement graduel d'un Phalanstère électrique ? Ou plutôt, n'est-il pas facile de prévoir qu'en attendant le jour lointain de la transformation sociale, leurs élèves pourront se croire autorisés à pratiquer la loi de l'avenir, autant que le permettra la pudeur des sergents de ville ?

IV.—Toutefois, je veux bien supposer que la jeunesse des écoles universitaires ne glissera pas de ce côté sur la pente de l'erreur et du vice. Mais l'enseignement électrique a bien d'autres dangers. Il est, par exemple, une introduction toute naturelle aux leçons du Collège de France. Sous le rapport théologique, je ne vois pas, en effet, de différence essentielle entre le Syncretisme religieux dont M. Quinet s'est fait le missionnaire, et celui que M. Cousin dédaignait en 1828.

Qu'est-ce que l'Électicisme, au point de vue des hommes qui dominent tout l'enseignement philosophique du Monopole ? Qu'est-ce, sinon une sorte

de Catholicisme transcendantal, qui doit dominer d'abord, puis absorber pacifiquement toutes les sociétés religieuses, sous le prétexte séduisant de les réconcilier ? Eh bien ! donnez à ce système une forme vivante et poétique ; changez ses formules abstraites en métaphores ; vous aurez l'esquisse de cette *Église vraiment universelle*, de ce *Christianisme agrandi*, de cette *vaste Cité d'alliance*, dont MM. Quinet et Michelet sont les prophètes. Du reste, que le souverain Pontificat, le siège suprême de ce Catholicisme transcendantal soit à Paris, et non à Rome, c'est un point sur lequel s'accordent tous nos rationalistes parisiens ; et, en définitive, la seule question sur laquelle les chefs de la Philosophie officielle ne puissent s'entendre avec leurs rivaux, c'est de savoir si cette Papauté philosophique résidera à la Faculté des Lettres et à l'École Normale, ou bien au Collège de France et dans les bureaux de la *Revue Indépendante*. Mais, que l'Église catholique-romaine doive renier ses vieilles prétentions à l'infailibilité, pour reconnaître la légitimité et la nécessité de toutes les doctrines opposées à la sienne, — qu'elle soit tenue de se soumettre à l'*État enseignant*, — que son dogme, sa morale, son culte aient besoin de passer par le creuset de la critique pour *s'harmoniser* avec les hérésies *contraires*, — enfin que le Rationalisme soit appelé à fondre toutes les religions et tous les systèmes philosophiques dans une synthèse univer-

selle et définitive, — sur tous ces points, les rationalistes de toutes les écoles n'ont qu'une même pensée ; ou, s'il y a entre eux quelques dissentiments imperceptibles, ces dissentiments ne valent pas la peine d'être remarqués ; car ils n'ont en réalité aucune importance pratique.

Après cela, comment voulez-vous que les jeunes bacheliers de l'Éclectisme ne passent point sous la bannière de MM. Quinet et Michelet ? Syncrétisme pour Syncrétisme, ils doivent naturellement préférer celui qui s'exprime avec le plus de franchise, de chaleur et de poésie. Les réticences cauteleuses et les précautions politiques de la Philosophie officielle ne sauraient leur convenir longtemps ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, ils iront donc applaudir les dithyrambes frénétiques et les prophéties enthousiastes du Collège de France.

V.—En dernière analyse, on peut dire avec vérité que tous les adversaires les plus ardents du Catholicisme en France appartiennent *logiquement* à l'école éclectique. A la vérité, ils ne sont pas tous des disciples *avoués* de M. Cousin ; quelques-uns même sont aujourd'hui ses ennemis. Mais je défie de montrer chez eux une hérésie de quelque importance dont le premier germe ne se trouve chez le fondateur de la Philosophie officielle et chez quelques-uns de ses disciples favoris. Malgré leurs divisions, leurs rivalités et leurs haines, tous les chefs du Rationalisme contemporain se rattachent donc les uns aux au-

tres par des liens secrets ; et le Syncrétisme est le nœud qui réunit tous ces liens.

Où, si l'auteur de l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie* était mort en 1829, il est très vraisemblable que les Saint-Simoniens, les Fourriéristes, et les prédicateurs illuminés du progrès humanitaire se poseraient unanimement aujourd'hui comme les héritiers légitimes de l'illustre mort. Au fond, c'est à peu près ce qu'ils ont fait ; car, en matière de métaphysique, de théologie et d'histoire, ils ont certainement emprunté au célèbre professeur autant d'idées que les membres de la *Gauche hégélienne* en ont emprunté à leur maître Hegel (1). S'ils osent renier celui dont ils portent si fièrement la dépouille, c'est qu'ils peuvent contester, avec grande apparence de raison, son identité personnelle. La vérité est pourtant que si M. Cousin a continué de se transformer depuis quinze ans comme auparavant, il y a en lui quelque chose qui a persisté à travers toutes ces métamorphoses, c'est le Rationalisme éclectique, avec sa conséquence inévitable, le scepticisme religieux. Voilà pourquoi, malgré les dissidences de ses anciens élèves, il est

(1) Il est vrai que M. Cousin avait lui-même emprunté ses idées à Schelling et à Hegel ; mais, pour se propager dans notre pays, le Syncrétisme germanique avait besoin d'une traduction éloquentes ; c'est M. Cousin qui a fait cette traduction, et il l'a faite de manière que personne ne pourra lui en contester la propriété.

encore le chef suprême de toutes les écoles hétérodoxes, et, pour ainsi dire, le suzerain de cette féodalité intellectuelle dont l'humeur indépendante, l'orgueilleuse ambition et l'esprit dominateur menacent la liberté de la science comme la liberté des cultes.

VI.—Je ne veux pas dire qu'au fond de l'âme, M. Cousin et ses disciples avoués aient pour l'Église cette haine violente, qui rugit par la bouche de MM. Le Roux, Michelet et Quinet. Non. Je ne crois pas qu'ils voulussent, comme les rationalistes du Collège de France et de la *Revue Indépendante*, la destruction immédiate du Catholicisme. Remplacer le Christianisme dans les hautes régions sociales ; — exercer le ministère spirituel pour l'usage des esprits supérieurs, tandis que le clergé fonctionnera pour l'usage du peuple ; — rétrécir insensiblement le domaine des religions positives par une *conquête pacifique* et progressive, — tel est le programme avoué et promulgué récemment par le représentant de M. Cousin à l'École Normale (1). Mais ce dernier plan de guerre est certainement plus à craindre pour nous qu'une persécution ou-

(1) « Si la Philosophie et la Religion positive, dit M. Saisset, ont au fond le même domaine, et un domaine universel, leur lutte est nécessaire, et il est impossible que chacune d'elle ne tende pas à absorber l'autre et à exercer toute seule le ministère spirituel dans son universalité. Nous accordons tout cela ; mais la question est maintenant de choisir entre ces deux méthodes, l'une

verte ; il est plus à craindre surtout que les déclamations fougueuses du Collège de France. Si je ne me trompe, le chef et les membres de l'école éclectique font à la Religion plus de mal qu'ils ne veulent et qu'ils ne croient. M. Quinet et M. Michelet, au contraire, ne nous font point tout le mal qu'ils voudraient nous faire. Ils ont surexcité des passions haineuses ; ils ne nous ont pas enlevé une seule de ces âmes qui aiment l'Église, parce qu'elles la connaissent. Or, la seule chose que nous devons craindre sérieusement, c'est la perte des âmes, et surtout la perte de ces jeunes âmes dont la droiture et la loyauté ne peuvent être séduites que par la physionomie grave et la modération apparente du

• qui consiste, par un mouvement régulier de la science, par le développement interne, la propagation des spéculations philosophiques, par la critique calme, approfondie des institutions religieuses, à étendre chaque jour l'exercice philosophique du ministère spirituel ; l'autre qui veut engager une lutte violente, exciter les passions.... La Philosophie ne retournera pas en arrière, et de même qu'elle ne consentira pas à s'abriter, comme au temps de Descartes, derrière la distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles, elle n'essayera pas, comme au temps de Voltaire, l'entreprise téméraire de se substituer par la violence et la guerre aux institutions religieuses.... Qu'elle étende chaque jour ses conquêtes, qu'elle gogne des âmes, qu'elle plonge jusqu'au fond de la société, qu'elle se propose pour idéal suprême la conquête de l'humanité toute entière... » (*Revue des Deux-Mondes*, 4^{me} février 1845, p. 406, 407 —V. aussi p. 1018 du même volume.)

Rationalisme éclectique. Eh bien ! ces esprits d'élite, dont il nous importerait surtout de conserver ou d'acquérir l'appui sincère et l'ardente sympathie, on nous les ravit chaque jour. Dans toute la France, on va les chercher au sein même de ces pieuses familles où la vertu et la foi se transmettaient de génération en génération comme un précieux héritage. On les contraint, au nom du Monopole, de passer dans une atmosphère de scepticisme religieux les années les plus périlleuses et les plus décisives de la vie. On leur inocule le doute, à cet âge où le sang fermente dans les veines, où la fièvre des passions agite le cœur et trouble si souvent l'intelligence. Refusent-ils de s'exposer à une épreuve aussi redoutable ? Alors, on leur ferme impitoyablement toutes les carrières libérales où ils pourraient acquérir quelque influence ; on les condamne à l'isolement et à la stérilité ! — Et quels sont les hommes qui travaillent ainsi à tarir dans sa source la vie de notre Église ? Les hommes du Monopole universitaire, et surtout les hommes du Monopole éclectique !

VII. — Encore, si les jeunes âmes que l'on fait tomber ainsi des hauteurs du Christianisme, pouvaient se soutenir du moins dans les froides régions d'un spiritualisme stoïcien ! En perdant les forces surnaturelles que peut seule donner une foi surnaturelle, elles ne perdraient pas du moins toute dignité morale. Mais les embaucheurs du Rationalisme éclec-

tique, en voulant recruter leur école, ne recrutent la plupart du temps qu'au profit du scepticisme et du sensualisme pratique. Sur cent âmes qu'ils nous enlèvent, ils n'en conservent pas deux. Que deviennent, en effet, que doivent naturellement devenir ceux de leurs jeunes élèves qui ont le malheur d'échanger la foi catholique contre un diplôme de bachelier ? Les plus modérés et les plus chastes s'abandonnent à une religiosité vague, qui aboutit bientôt à l'indifférence dogmatique et à une profonde atonie morale. Mais ce n'est là qu'une minorité presque imperceptible. Une autre minorité plus nombreuse peut-être, composée d'imaginations romanesques et enthousiastes, poursuit, avec M. Le Roux et M. Quinet, l'idéal insaisissable d'une religion et d'une société nouvelles. Quant à la multitude de ces âmes vulgaires, qui ne vivent ni dans la foi, ni dans la science, elle s'abrutit, ou du moins s'énervé dans la volupté. Et il n'en peut être autrement : car une passion de jeune homme ne sera jamais contenue par des formules abstraites, ou par des phrases de rhétorique. Ni Kant, avec son *impératif catégorique*, ni Rousseau, avec ses invocations emphatiques à la conscience, ne sauraient calmer un cœur de vingt ans.

Si l'on veut bien juger de l'avenir moral que le Monopole éclectique prépare à notre patrie, il faut considérer attentivement au milieu de quelles influences se trouve jetée l'âme du jeune étudiant,

que la Philosophie a dépouillé de sa foi au sortir du collége. Il faut prêter l'oreille à tous les échos de la littérature contemporaine ; il faut descendre des régions nuageuses, où la métaphysique rationaliste flotte à tous les vents du siècle.

Nous avons montré l'Éclectisme dressant sa chaire à l'embranchement des routes divergentes, dans lesquelles se dispersent les esprits actifs qu'il enlève au Christianisme ; mais la foule (je ne parle pas seulement de la foule ignorante, je parle aussi de la foule lettrée) ne fait pas de systèmes et n'appartiendra jamais à aucune école. Il semble donc, au premier abord, que la pensée des philosophes ne peut guère agir sur elle ; il y aurait pourtant une grave erreur à le supposer. Les principes les plus abstraits, quand ils sont favorables aux passions, pénètrent dans les masses par des transformations rapides. L'Histoire, le Théâtre, le Roman, le Journal traduisent et commentent de mille manières les doctrines du haut enseignement ; et le maître d'école explique ces commentaires au peuple même de nos campagnes. En voulez-vous la preuve ? Jetez un coup-d'œil sur les diverses branches de notre littérature.

VIII.—Tandis que M. Cousin démontrait philosophiquement la légitimité de la victoire, ses amis, MM. Thiers et Mignet appliquaient cette théorie fataliste et optimiste à l'histoire de la Révolution française. A leur point de vue, comme à celui de la Phi-

losophie éclectique, le succès était divin ; il n'y avait d'humain que la chute et les revers. Et, comme il arrive d'ordinaire, les disciples de ces habiles historiens ont encore exagéré les erreurs de leurs maîtres. Suivant eux, le gouvernement de la Convention et du Directoire, de Danton, de Robespierre et des Cinq-cents a été admirable, héroïque, sublime ; leur puissance et leurs succès ont été le signe, la mesure et la récompense de leur moralité supérieure. Dans l'histoire du Jacobinisme, les désordres ne sont qu'apparens, *tout est à sa place, tout est bien* ; tout mène à un but glorieux et divin, par des lois nécessaires et bienfaisantes. Les triomphes sanglants du Comité de Salut public ont été justes, et ses victimes méritaient leur sort ; car la victoire a été le prix du courage et de la prudence ; la défaite a été le résultat de l'impuissance et son châtement légitime. *Le courage et la prudence ne contiennent-ils pas à peu près toutes les vertus, et partant ne doivent-ils pas réussir ? L'imprudence et la faiblesse ne sont-elles pas des vices, et partant ne doivent-elles pas être punies et battues ?* Oui. *Telle est la loi : elle est de fer et d'airain ; elle est nécessaire et universelle.* Que l'histoire absolve donc en masse la Révolution française ; qu'elle la glorifie dans toutes ses phases, à cause de ses grands résultats. Les grands résultats, en effet, les *grands résultats, tout le reste n'est rien* (1) !

(1) V. les textes cités plus haut p. 116-119.— M. Cousin n'a

— Voilà les doctrines que les apologistes de la Terreur ont tantôt professées, tantôt sous-entendues, avec plus ou moins de tempérants et de correctifs. Les publicistes de l'école révolutionnaire ont proclamé ces théories avec une franchise qui en atténue le danger; mais nulle part l'erreur n'est plus séduisante que là où elle se cache sous d'habiles réserves; jamais elle n'est plus redoutable que lorsqu'elle s'insinue sous des formules vagues ou équivoques, et surtout lorsqu'à la faveur de ces déguisements, elle pénètre dans l'éducation publique.

Malheur à la vertu faible et timide, quand le droit de la force, de l'habileté et de l'audace est ainsi proclamé le droit suprême, quand le succès

pas seulement posé ces principes funestes; il les a appliqués. En effet, si nous en croyons M. Le Roux, il avait jadis une vive admiration pour Marat, et il lisait secrètement à ses élèves de l'École Normale les journaux les plus incendiaires de 93. Depuis lors, à la vérité, il s'est, avec M. Thiers, rapproché du pouvoir; mais c'est toujours en vertu du principe qu'il faut être du parti de la victoire. Hegel aussi était, à sa manière, conservateur, aristocrate et même absolutiste; mais, afin d'harmoniser les contraires, il professait en même temps un profond respect pour Robespierre, et c'est lui qui a écrit ces lignes:—
• Robespierre a proclamé le principe de la vertu comme le plus haut principe gouvernemental.—C'était un homme qui prit la vertu au sérieux.—Sous Robespierre, c'étaient la vertu et le terreur qui ont régné. • (*Philosophie de l'histoire*, publiée par Gans; Berlin, 1837, p. 443.)

décide de la moralité des actions! Alors, pour juger du bien et du mal, du vrai et du faux, on examine avant tout de quel côté souffle le vent de la fortune; et le seul devoir que l'on reconnaisse, c'est de tendre sa voile de ce côté-là. L'empire des circonstances devient l'unique loi de la vie individuelle et sociale. Le dévouement à la vérité opprimée et à la cause du faible est regardé comme une folie, tandis qu'une apostasie opportune est admise comme un acte de sagesse. On ne comprend plus d'autre vertu que le savoir-faire, l'énergie et la ruse.—Tel est le désolant spectacle que nous offre une grande partie de notre société officielle; telles sont les maladies honteuses qui s'étendent, comme une lèpre, sur les âmes sans foi. Si les maîtres de la Philosophie universitaire avaient compris leur mission, ils se seraient donc attachés à combattre cette contagion effrayante avec une persévérance infatigable. Mais, tout au contraire, ils ont aggravé le mal, ils l'ont propagé; ils ont accéléré ses progrès par l'influence irrésistible de leur enseignement.

Je le sais: M. Cousin et ses disciples favorisent renié bien haut la morale de l'intérêt et le droit de la force; mais qu'importe, s'ils ramènent d'un côté ce qu'ils écartent de l'autre? Ils ont enlevé au Sensualisme et à l'Égoïsme le point d'appui que ces systèmes cherchaient dans l'Idéologie; mais ils leur ont donné un autre point d'appui dans l'Ontologie

et dans la Philosophie de l'histoire. Oui : qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ils sont complices d'une morale tout autrement dangereuse que celle d'Escobar et des casuistes les plus relâchés. N'avons-nous pas vu où conduisent logiquement les principes posés dans l'*Introduction à l'histoire de la Philosophie*? Eh bien ! ces principes, on les propage dans les écoles en réimprimant sans nul désaveu, en louant et en répandant le livre qui les contient. Or, quand des erreurs de ce genre sont lancées de haut à travers le monde, on ne les enraye pas comme on veut. Toujours poussées en avant par la vapeur brûlante des passions, elles emportent, dans leur mouvement irrésistible, les vains obstacles que les hommes leur opposent, jusqu'à ce que la main toute puissante de Dieu brise leurs ressorts les uns contre les autres.

IX.—Mais à ces dangers viennent s'en ajouter d'autres; à ces influences corruptrices viennent se rallier d'autres influences plus corruptrices encore, s'il est possible.

Étudiez cette littérature passionnée, qui exerce une fascination si déplorable sur la foule ardente des jeunes gens et des femmes. Là aussi vous retrouverez le Syncrétisme : non plus sans doute un Syncrétisme abstrait, à la parole grave, à la physiologie spiritualiste, mais un Syncrétisme sensuel, qui se déguise sous les travestissements innombrables du Roman, du Drame et du Feuilleton ; non

plus le Syncrétisme des idées, mais le Syncrétisme des passions et des instincts charnels. Or, avec un peu d'attention, vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'il s'établit une harmonie chaque jour plus complète entre ces deux Syncrétismes. C'est dans les bureaux du *Constitutionnel*, du *Journal des Débats*, du *Siècle*, de la *Revue de Paris* et de la *Revue des Deux-Mondes*, que s'est formée cette entente cordiale entre les philosophes qui glorifient toutes les erreurs, et les romanciers qui exaltent toutes les passions comme légitimes et saintes. Le *premier-Paris* s'est voué à la défense du monopole électrique, et le Feuilleton a cédé sa place au Roman, à condition que celui-ci se chargerait de satisfaire tout à la fois les haines irréligieuses et la soif de la volupté. La ligne qui divise le haut et le bas du journal, mesure exactement la distance qui sépare aujourd'hui le Syncrétisme des idées du Syncrétisme des appétits charnels.

Au fond, il n'y a dans ce rapprochement rien qui doive surprendre ; car, sous la diversité des apparences, une analyse attentive peut saisir des deux côtés des tendances analogues : — une tolérance optimiste, qui commence par déguiser le vice en vertu et finit par l'absoudre ; — un fatalisme éternant, qui se renie presque toujours, qui se désavoue lui-même et se propage d'autant plus facilement sous les couleurs séduisantes d'une philanthropie sentimentale ; — puis, en définitive, la confusion du vrai et

du faux, du bien et du mal (1). Enfin, si l'on se rappelle ce que nous avons dit précédemment sur les rapports du Syncrétisme et du Fourriérisme, on comprendra comment le *Constitutionnel*, c'est-à-dire le journal officiel du Monopole éclectique, a professé, dans un feuilleton célèbre, autant de sympathie pour la société *harmonienne* que de haine contre l'Église catholique.

Mais, si cette alliance de toutes les erreurs avec toutes les passions n'a rien que de naturel, elle en est d'autant plus effrayante. Quel avenir, grand Dieu elle nous prépare ! Quelles croyances et quelles mœurs elle inspirera aux générations nouvelles ! — Tandis que l'on apprend aux bacheliers de l'Éclectisme à vénérer la sagesse des athées, des panthéistes et des sceptiques, tandis que les professeurs les plus graves établissent scientifiquement la nécessité et même *la vérité de l'erreur*, les romanciers des journaux universitaires achèvent l'éducation morale de la jeunesse en exaltant, — toujours sous des prétextes philanthropiques, — la sainteté du concubinage, la pureté de l'adultère, la chasteté de la prostitution et l'héroïsme du suicide. Tandis que la vérité catholique est défigurée, calomniée, tandis que les hérésiarques et les sophistes sont égaux aux docteurs

(1) V. la *Revue analytique et critique des Romans contemporains*, par M. ALPHONSE DE VALCONSEIL, et les *Études sur le Roman-feuilleton*, par M. NETTEMÉNT.

les plus illustres de l'Église dans des cours de philosophie et d'histoire, — les feuilletonistes du Monopole font descendre l'épouse légitime au-dessous de la courtisane, et le prêtre au-dessous du forçat.

X. — Et, quand la confusion de toutes les idées morales et religieuses se propage ainsi activement par la presse et par l'instruction publique, on voudrait que les catholiques renonçassent à enseigner librement la vérité pure, dont la Providence leur a confié la garde ! En présence de ces efforts habilement combinés pour la ruine de ce que nous avons de plus cher, on prétend nous condamner au silence et à l'inaction ! Et l'on s'étonne, que dis-je ? on s'indigne, ou du moins l'on simule l'étonnement et l'indignation, quand un cri d'alarme s'échappe de nos lèvres !

On dira sans doute que les chefs de l'école éclectique n'ont ni provoqué, ni approuvé toutes les publications immorales qui servent leur cause. C'est là un fait très contestable ; mais, fût-il exact, il ne pourrait aucunement ébranler notre thèse ; ce n'est point, en effet, aux personnes, c'est à leurs doctrines que s'adressent nos reproches. Je l'avoue, si le fanatisme irrégulier s'est armé tout-à-coup pour la défense des philosophes éclectiques, c'est peut-être moins par amour pour eux, que par haine pour nous. L'idéologie ne tient pas la paix et la guerre dans un pli de son manteau. Malgré ses fastueuses prétentions, elle n'a jamais eu et n'aura jamais,

par elle-même (1), le pouvoir d'entraîner la foule, fût-ce vers le mal, dont la route est pourtant si commode et la pente si rapide. Elle suit le mouvement général, plutôt qu'elle ne l'imprime. Mais, si elle n'est pas la cause première de la corruption publique, en répandant le scepticisme religieux, elle accélère le progrès du mal avec une force effrayante. Les ennemis de la morale chrétienne l'ont bien compris, et leur accord doit être pour nous un avertissement salutaire. D'ailleurs, quand toutes les mauvaises passions se sont levées, pour la défense d'un monopole qui servait si bien leurs intérêts, les représentants de l'Éclectisme ont-ils désavoué les honteux auxiliaires qui s'ameutaient autour d'eux? Un seul, comme nous le verrons plus tard, un seul (2) a eu le courage de le faire, — une seule fois, — sur un seul point, — avec force concessions, — et dans l'intérêt bien entendu de la Philosophie rationaliste. Or on sait aujourd'hui qu'il a été blâmé par les hommes qui auraient dû applaudir le plus ouvertement son éloquente protestation. Aveuglé par la haine de l'Église, oubliant toutes ses habitudes de prudence, son maître l'a désavoué, et ses collègues l'ont renié, comme s'il se

(1) Je dis *par elle-même*; car, en s'alliant aux passions dominantes de notre époque, à ses préjugés favoris, et aux intérêts d'une corporation puissante, elle a su acquérir une influence aussi vaste que profonde.

(2) M. SAISSET.

fût rendu coupable d'une lâche trahison (1). N'est-ce pas aussi le chef de l'école éclectique qui, recourant à des machines de guerre plus efficaces que les abstractions de sa science, a évoqué le premier sur la scène politique les fantômes du Jésuitisme et de l'Ultramontanisme? N'est-ce pas lui qui a tenté, à l'Académie, une apothéose de Voltaire? N'est-ce pas lui qui, plus que personne, a surexcité, dans les hautes régions de la science et de l'administration universitaire, des rancunes irréligieuses qui commençaient à s'assoupir? N'est-ce pas lui enfin qui, à la Chambre des Pairs, s'est posé comme l'ennemi le plus infatigable de la liberté catholique? Oui, sans doute! Et voilà pourquoi nous le regardons comme le promoteur le plus redoutable d'une anarchie morale et intellectuelle, que l'Église seule peut combattre d'une manière efficace.

(1) C'est un professeur de l'Université, et l'un des champions les plus ardents du Monopole, qui nous a révélé ces secrets de famille, dans la *Revue indépendante*. « Franchement, dit M. Genin, j'avais cru l'article de M. Saisset inspiré, suggéré, peut-être, par M. Cousin. Tout le monde s'y est trompé. Mais M. Cousin dément ce bruit en termes formels et qui ne permettent pas le doute... Ni les raisonnements, ni les prières mêmes, dit-on, de M. Cousin n'ont pu arrêter M. Saisset. — Tous les professeurs du collège Henri IV, où M. Saisset enseigne la Philosophie, ont aussi désapprouvé (c'est M. Genin qui l'atteste) et déclaré inconvenantes les protestations de M. Saisset contre le pamphlet scandaleux de M. Michelet, (*V. l'Univers*, du 28 févr. 1855.)